



École
nationale
des
chartes



DISCOURS D'ODILE WELFELÉ

Inauguration de la salle Édith Thomas

Campus Condorcet, 13 mai 2024

Monsieur le Président,
Madame la directrice, chère Michelle,
Monsieur le préfet,
Chers collègues,

Édith Thomas n'est pas née avec un capital social, intellectuel ou physique qui lui aurait ouvert toutes les portes.

Issue d'une famille petite-bourgeoise de la banlieue parisienne, dotée d'un physique plutôt ordinaire, voire revêche, et affligée dès la vingtaine d'une boiterie due à une tuberculose osseuse, elle ne partait pas gagnante.

Et pourtant, sa vie fut aussi riche que sa personnalité était complexe et tourmentée.

Ce qui l'a guidée, ce sont trois choses : la foi en une humanité qui serait libérée du capitalisme, du colonialisme et des oppresseurs en tout genre, la rigueur chartiste et la nécessité absolue de crier la vérité.

Née à Montrouge le 23 janvier 1909, elle entre à l'École des chartes en novembre 1927 et en sort en 1931. Elle est déjà sympathisante du parti communiste. A l'époque, dit-elle, « ma patrie c'était l'univers. Point de place pour le patriotisme, le nationalisme. »

Comme elle ne voulait pas, dit-elle, « prendre un métier de chartiste qui l'ennuyait », elle se tourne vers l'écriture, refuge contre la tuberculose osseuse, diagnostiquée à l'automne 1931, et qui l'oblige à rester alitée de longs mois. Une longue période d'isolement et d'angoisses s'ensuit, qui sera suivie de beaucoup d'autres tout au long de sa vie.

- « Écrire est avant tout une nécessité organique, une nécessité thérapeutique... Je continue à écrire parce que je ne peux pas faire autrement. »

Par l'intermédiaire de Georges Girard, chartiste et conservateur aux archives diplomatiques, elle publie ses deux premiers romans chez Gallimard en 1934 et 35.

Pour autant, elle se demande si elle doit entamer une carrière d'écrivain chez cet éditeur, le plus prestigieux des éditeurs et rester en dehors de tout, ou bien s'engager « dans l'extrême-gauche », c'est elle qui emploie l'expression.

Édith Thomas va prendre le second chemin, celui de l'écriture engagée, justifiant son engagement par le sens du contexte historique appris à l'École des chartes et par la certitude qu'on ne peut vivre qu'en retrouvant les autres.

Dans les années 1930 elle n'est pas la seule chartiste à s'engager à gauche. Certains vont être des compagnons de route actifs du parti communiste,

de mouvements pacifistes internationalistes, suivre de près la guerre d'Espagne, et d'une manière générale se positionner plutôt comme des intellectuels de gauche.

En 1934, Édith Thomas avait rencontré André Chamson et Louis Martin-Chauffier, tous deux chartistes, à l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires créée par Paul Vaillant-Couturier, rédacteur à l'Humanité. Elle avait dans l'idée de « rejoindre la classe ouvrière », bien que se sentant selon ses propres mots une « bourgeoise intellectuelle ». Elle y a croisé aussi Louis Aragon, qu'elle déteste d'emblée mais qui l'a souvent fait travailler.

Chamson, futur combattant du maquis et futur directeur des archives de France, crée fin 1935 le journal *Vendredi* qui se définit comme un « hebdomadaire littéraire, politique et satirique » et se veut « l'organe des hommes libres de ce pays et l'écho de la liberté du monde ». Édith Thomas aura l'occasion d'y écrire, notamment sur le travail des femmes en 35 et 36.

En 1936, désireuse d'avoir la sécurité financière que ne lui offre pas le journalisme, elle entre à contre-cœur à la Bibliothèque nationale.

- « Je n'ai jamais aimé ce genre de travail qui consiste à préparer le travail d'autrui... Rien n'est plus déprimant que ce travail de manœuvre intellectuel qu'on exige des bibliothécaires et des archivistes... Derrière les murs de la BN, je me sentais comme en prison. Dehors c'était juin 1936. Et moi je devais faire des fiches derrière des grilles. J'enrageais ». Aragon lui propose d'aller en Espagne pour faire des reportages sur la guerre civile. Julien Cain, alors administrateur de la BN, lui en donne l'autorisation à condition qu'elle ne donne pas les vraies raisons de son absence et qu'elle lui raconte ce qu'elle a vu à son retour.

En 1937 elle rejoint *Ce Soir*, créé par le PCF et dirigé par Aragon, officialisant ainsi son statut de « compagnon de route » du parti communiste. *Ce soir* l'embauche comme « grand reporter » et l'envoie en Autriche. Elle peut donc écrire :

- « Je quittai donc une vie routinière, honorable et assurée des lendemains. J'entrais dans le journalisme comme on poursuit une aventure, comme on entre en religion ».

Mais elle déchant. Première désillusion d'une longue série. Elle n'aime pas « le débraillé et le cynisme » de la salle de rédaction. On lui reproche des articles « trop orientés », pas assez « gai, traditionnel et bourgeois ».

En 1952 elle écrit

- « il fallait faire l'éducation des masses, masses qui étaient des instruments méprisés. »

Elle devient une sorte de dame d'œuvres chargée des « petits pauvres d'Aragon » qui lui confie la partie larmoyante et sentimentale du journal. Il fallait faire de la retape, on exploitait la misère, le sadisme et la sexualité. Excédée, elle refuse de couvrir les procès d'assise et se sent « extraordinairement dégoûtée » du climat du journal.

Elle part faire des reportages sur les réfugiés qui traversent les Pyrénées. Puis refusant de tout faire pour « arriver », elle est de plus en plus isolée

et Aragon la renvoie en juillet 1938.

Elle écrit également dans *Regards*, le magazine du PCF : des reportages, généralement consacrés à la vie quotidienne des classes laborieuses, s'attachant en particulier aux enfants ainsi que des articles politiques.

Elle se retrouve sans revenus, sans désir de retourner à la Bibliothèque nationale. Son père l'aide financièrement mais elle est humiliée de ne pas arriver à gagner sa vie avec sa plume.

De mai 1939 à septembre 1941, atteinte par une tuberculose pulmonaire elle doit partir à Arcachon. Quand elle revient à Paris, elle pense d'abord à redevenir journaliste pour avoir un travail salarié.

Elle refuse les collaborations à des journaux et des revues officiels que lui propose Jean Paulhan car, selon elle, même les « articles les plus anodins n'avaient d'autre but que de faire passer la politique de collaboration avec l'Allemagne nazie. »

Elle se résigne donc, je cite, « munie du titre ridicule d'archiviste-paléographe », à entrer aux archives nationales par « la petite porte du chômage intellectuel » comme contractuelle.

- « Mon travail concernait des documents périmés depuis des siècles et ne servait qu'à préparer des études dérisoires. Dans ce monde absurde, cette absurdité me plaisait. Je gagnais ainsi de quoi ne pas mourir tout à fait de faim, en faisant des fiches dans les séries des religionnaires fugitifs et des Bâtiments du roi ».

Alors qu'avant la guerre, son antifascisme et son antinazisme ne laissent, selon ses propres mots, pas de place pour le nationalisme, le patriotisme, car sa patrie c'était l'univers, après mai 1940, elle retrouve la sensation du « patriotisme le plus charnel », qui avec l'antifascisme a formé le socle de « l'esprit de résistance ».

Pendant l'hiver 41-42, elle essaie de prendre contact avec la Résistance, sans succès. De toute façon son état de santé lui interdit la Résistance combattante.

En 1942, elle adhère au PCF clandestin. Elle ne l'avait pas fait plus tôt car, on l'a vu, elle n'était pas d'accord avec les méthodes utilisées dans la presse car « l'absence complète de scrupules, dans l'information et dans l'utilisation des faits, scandalisaient ce côté d'honnêteté puritaine et chartiste qui est la seule valeur à laquelle je sois restée constamment attachée ».

Pendant la Seconde guerre, la Résistance a pris des formes diverses.

Les intellectuels se sont engagés avec leurs propres armes : l'écriture.

Le Comité national des écrivains (CNE) est créé en 1941, lié de près au PCF, mais regroupant des écrivains d'horizons très divers. Jean Paulhan qui travaille chez Gallimard et dont le bureau jouxte celui de Drieu La Rochelle, joue un rôle majeur dans le recrutement des membres et la circulation des informations.

Publier n'était pas facile en raison de la pénurie de papier, de la censure allemande et des risques encourus de descentes et de rafles. Pour autant l'activité éditoriale clandestine a été intense, à Paris comme en province.

Dans l'été 42, Claude Morgan, mandaté par le Parti, vient voir Édith Thomas dans « son perchoir des archives » pour qu'elle le mette en relation avec Jean Paulhan qu'elle connaissait depuis qu'elle avait publié chez Gallimard.

Il s'agissait de relancer le projet des Lettres françaises, initié par Jacques Decour, communiste, fusillé en juillet 42. Édith connaissait Decour mais ignorait le projet de revue interrompu par sa mort.

Elle s'étonne qu'on l'ait retrouvée :

- « On me trouvait difficilement dans mon grenier, en haut de plusieurs escaliers, au bout d'un long couloir sordide. Qui pourrait croire que des êtres qui ont choisi la poussière du passé peuvent s'intéresser encore suffisamment à la vie pour risquer la leur en quelque manière ? ».

Elle hésite car Paulhan l'intimidait beaucoup

- « Un instant, j'eus plutôt le désir de rester avec les religionnaires fugitifs, dans mes papiers d'archives, mais c'était du même combat qu'il s'agissait à travers les siècles, celui de la liberté contre l'oppression ».

A partir de février 1943, les réunions du CNE se tiennent chez elle, 13 rue Pierre Nicole dans le 5^e, pas loin de l'Observatoire. Un quartier calme et un immeuble où il n'y avait pas de concierge - qui était au 13- pour s'inquiéter du nombre de vélos garés dans l'entrée de l'immeuble ou de ces hommes qui arrivent par petits groupes.

Heureusement, pas de concierge, car

- « les gens de lettres sont en général peu discrets et je recevais au moment de nos réunions des coups de téléphone que l'on croyait obscurs mais qui étaient si aberrants que n'importe quel policier aurait pu comprendre qu'ils recouvraient autre chose ». En effet le téléphone était dans le couloir et n'importe quel voisin pouvait décrocher.

Jusqu'à 22 personnes ont pu se retrouver chez elle pour préparer un numéro des Lettres françaises et travailler aux éditions de Minuit qui publient dès l'automne 42 des textes inédits. Parmi eux : Mauriac, Eluard, Sartre, Queneau, Camus, Seghers, Vercors, « couvert d'une grande cape couleur muraille » .

Elle ne tenait aucun procès-verbal par mesure de sécurité et se sentait toujours inquiète, à juste titre. Gérard Heller, allemand mais antinazi, qui travaillait à la Propagandastaffel, et ami d'université de Paulhan, reçut beaucoup de dénonciations contre Claude Morgan qu'il détruisit. Édith Thomas et Morgan ne le surent qu'après-guerre et elle dit que si elle avait eu connaissance de ça, ils auraient dissous le groupe.

Lors des réunions règne l'union provisoire de personnes si différentes : catholiques, libéraux, existentialistes, certains portés par la haine du nazisme, d'autres par le patriotisme et le sentiment national.

- « Ce qui me paraissait important à ce moment-là, ce qui me donnait l'impression de vivre un événement unique, c'était la confiance que tous ces hommes se faisaient entre eux. Ils se livraient les uns aux autres, s'en remettaient totalement à autrui... Il n'y eut pas de traître chez nous ».

Mais la cohabitation n'est pas toujours facile et les querelles fréquentes. Jean Guéhenno écrit dans La Résistance intellectuelle, livre de témoignages et textes recueillis par Jacques Debû-Bridel:

- « Nous avons des réunions chez Édith Thomas - pour moi la résistance courageuse c'est une fille comme ça qui la représente. C'est Édith Thomas qui venait toujours m'apporter les papiers des éditions de Minuit et des *Lettres françaises*, j'habitais 9 rue des Lilas à ce moment-là. Elle traversait Paris avec sa petite valise, elle m'apportait dans sa valise des bouquins des Éditions de Minuit pour moi et aussi pour un certain nombre de gens à qui je les distribuais, et tout ça avec une simplicité. ... c'est une très chic fille, une très très chic fille. ».

Son bureau aux archives nationales lui sert aussi de cachette pour des tracts ou les exemplaires de la revue et même pour des plombs d'imprimerie, retrouvés par un magasinier après la guerre
- Mademoiselle Thomas, ça ne peut être qu'à vous, ça....

A plusieurs reprises, Édith Thomas publie dans *les Lettres françaises* des textes et des poèmes.

Dans un article intitulé "Crier la vérité" (extrait) :

- « Notre métier ? Pour en être digne, il faut dire la vérité, la vérité est totale ou elle n'est pas. La vérité : les étoiles sur les poitrines, l'arrachement des enfants aux mères, les hommes qu'on fusille chaque jour, la dégradation méthodique de tout un peuple - la vérité est interdite ».

En juillet 43, elle publie dans *les Lettres françaises*, un poème intitulé "Lève-toi et marche" ((extrait) :

- Peuple mort, peuple muet, peuple muré, peuple affamé/ Peuple des rues, peuple des champs et des files des boutiques / qui piétine le ventre vide dans le maigre froid

La liberté n'a-t-elle plus de nom/ elle qui chaque matin était plus belle
Peuple sous le tas de pierre du silence/ peuple aux lèvres serrées / peuple aux membres brisés le miracle ne viendra que de vous / et personne d'autre que vous ne dira comme à Lazare en son tombeau / Lève-toi et marche

Elle fait partie des 22 poètes publiés aux éditions de Minuit le 14 juillet 43 dans "L'honneur des poètes", première anthologie des Poètes de la Résistance. La seule femme sous le pseudonyme de Anne, à côté d'Aragon, Eluard, Francis Ponge, Seghers, Jean Tardieu, Vercors, Guillevic....

Le 31 octobre 43, à Alger, De Gaulle rend hommage aux écrivains et poètes de la Résistance et cite un texte d'Edith Thomas :

- « Comme ces jardins sont abandonnés ! La guerre est au bout de l'allée. Nulle part je puis m'en aller. Où donc est-il mon amour ? Derrière les fils barbelés ou bien dessus la mer allant rejoindre une armée triomphante ? »

Dans le numéro 12 des *Lettres françaises*, elle écrit un poème pour « Celles du camp d'Auschwitz » (extrait) :

- « Mes sœurs, où donc êtes-vous ? Sur ces grabats, sur ces paillasses, avec les souris et les poux, tombées au plus profond du trou, plus bas qu'un

mendiant sans besace. »

En juillet 43, elle remet aux éditions de Minuit le manuscrit des Contes d'Auxois. Elle insiste pour dire que dans ce recueil elle a mis en scène des Allemands anti-nazis, sur le fait que la littérature de la résistance n'était pas chauvine, que la haine ne prenait pas « un caractère national - Français contre Allemands- mais une lutte contre une idéologie d'asservissement ». Le sujet principal de ces petits textes est le récit de gestes et d'attitudes qui témoignent de comportements de refus et de dignité.

Elle insiste également plus tard sur le fait que

- « nous n'étions pas à l'arrière, faisant tuer les autres pour nous, par des discours. Nous étions dans le combat et nos petits jeux littéraires pouvaient fort bien se payer de la déportation et de la mort ».

En effet, comme l'a écrit un autre témoin : "Celui qui trouve le papier risque la mort. Ceux qui composent les pages risquent la mort. Ceux qui écrivent les articles risquent la mort. Et ceux qui transportent les journaux risquent la mort". "Le journal part sur les chemins de France. Il n'est pas grand, il n'a pas bel aspect. Il gonfle des valises usées, disjointes. Mais chacune de ses lignes est comme un rayon d'or. Un rayon de la pensée libre".

Au printemps 1944, elle est enfin envoyée au maquis car elle avait depuis longtemps « le désir de se mêler à la vie des maquis. C'était un point de vue de chartiste, écrit-elle curieusement, et pas si éloigné des études sur les « religionnaires fugitifs que je poursuivais à ce moment-là aux AN ».

Dans le dernier numéro des *Lettres françaises* en août 1944, elle parle d'un 14 juillet tricolore. Les Parisiens manifestent leur patriotisme en arborant les trois couleurs du drapeau français (extrait) :

- Mais voici une boutique de fleuriste : bleuets, pois de senteur blancs, roses rouges. / Et puis c'est une modiste : trois chapeaux auquel on a ajouté un petit bouquet tricolore de fleurs ou de plumes. / A une fenêtre, un bleu de travail sèche à côté d'un foulard rouge et d'un torchon. / La rue à son tour est devenue bruissante comme un drapeau. Les boulevards vibrent de bleu, de blanc et de rouge.

Avec la Libération, cette période s'achève et non sans difficultés.

Louis Martin-Chauffier écrit dans « L'homme et la bête » que « La France libérée, celle qui reprenait vie, nous demeurait inconnue. Il eût fallu un esprit enfantin pour espérer que l'union fondée sur la résistance à l'opresseur survivrait à sa cause »,

En août 44, elle est attachée au cabinet du commissaire provisoire à l'Éducation nationale, Henri Wallon, communiste, proche de Paul Langevin. Puis doit céder sa place à l'équipe d'Alger.

Et elle participe à toutes sortes de comités, de commissions et de conseils.

Le 14 septembre 44 la commission d'épuration de l'édition se réunit et les *Lettres françaises* publient le 16 septembre une liste d'écrivains coupables, établie par la commission d'épuration du CNE. Paulhan était tout à fait opposé à ces listes « ni juges ni mouchards » défendant « le droit à l'erreur, le risque de l'esprit » de l'écrivain. Édith Thomas lui répond :
- « au contraire de ce que vous pensez, je crois que la responsabilité de l'écrivain est celle de tout le monde avec quelque chose de plus et que l'on doit être prêt à payer et très cher. »

A Paris, immédiatement après la Libération, un Comité d'histoire de la Libération de Paris se crée, rapidement absorbé par la Commission d'histoire de l'Occupation et de la Libération de la France créée par arrêté du 20 octobre 1944.

La commission comptait trente-sept membres sous la présidence de Pierre Caron, directeur honoraire des Archives de France.

On demande à Édith Thomas de se mettre en contact avec les responsables des zones nord et sud du Front national. Elle prend rendez-vous avec Jacques Duclos qui lui dit devoir en référer au comité central. Finalement, on lui fait dire que

- « le Comité central refuse de répondre à l'enquête de la commission d'histoire parce que le questionnaire pourrait servir à la police et que les historiens « bourgeois » ne donneraient jamais au parti communiste la place qu'il méritait dans la résistance et qui était la première ».

En vraie chartiste, elle répond que

- « le parti communiste aurait encore beaucoup moins de place dans l'histoire de la résistance puisqu'il ne consentait à laisser aucune trace écrite de son action. C'était tout simplement la question de la vérité historique ».

Elle conclut que si

- « le comité central refusait de répondre à ce questionnaire, c'était pour fabriquer à son aise sa vérité historique. Le parti se réservait le droit de faire le passé à sa guise comme il prétendait faire l'avenir. A l'analyse serrée, précise, de l'histoire, on avait peu à peu substitué un système de falsification ».

Elle reçoit la commande d'un ouvrage sur les derniers combats pour la libération de la capitale. Publié aux éditions Mellottée en août 1945, « La libération de Paris », ce petit livre d'une centaine de pages, accompagné de photos des barricades par René Zuber qui fut membre de 'Association des écrivains et artistes révolutionnaires, Doisneau, Cartier Bresson ou SAFARA, le Service des agences françaises d'actualité et de reportage associées et de cartes, s'ouvre sur ces lignes

- « Trois années d'École des chartes m'ont appris que l'histoire dite « objective » était une illusion. Lorsqu'on sort du fait lui-même : telle abbaye fut fondée en 1253, tel traité signé en 1648, on tombe tout de suite dans l'interprétation ».

Elle ajoute

- « le hasard garde certains documents au détriment des autres, et le

choix, toujours nécessaire, contribue à doter chaque récit d'un visage singulier où le subjectif retrouve ses droits ».

- « Le récit d'une douairière calfeutrée dans son appartement d'Auteuil ne sera pas celui d'un FFI de la rue Mouffetard et l'historien devra choisir entre ces témoignages, même s'il croit de bonne foi ne l'avoir pas fait. Or je ne prétends pas faire œuvre d'historien. Je n'étais pas dans ma maison, tous volets fermés mais dans la rue. »

Après la guerre, 15 chartistes reçoivent la médaille de la Résistance, dont 4 femmes.

Édith retrouvera 8 d'entre eux aux archives nationales ou dans le réseau des archives françaises. Comme Jacqueline Chaumié, aux Archives nationales, qui avait rejoint le mouvement de résistance chrétien créé par le Révérend Père Riquet.

Édith et Jacqueline étaient surnommées les Vierges rouges par les mauvaises langues des archives...

En 1947, elle publie un livre sur Jeanne d'Arc. Dans l'introduction pointe la rigueur chartiste. Édith Thomas va se donner le but de rester sinon objective, du moins proche du réel.

- « Nous ne lui prêterons ni nos problèmes, ni nos partis ».

et elle ajoute :

- « Ce qui nous importe c'est sa personne : son courage, beaucoup plus que les conséquences historiques de son courage, son intelligence qui est beaucoup plus que du bon sens, sa franchise. Bref, son style ».

Elle se moque de « ce bas-latin du moyen âge qui noie tout dans un ennui inexorable » et découvre « des répliques d'une grandeur, d'une loyauté, d'une hardiesse non-pareilles et qui dans toute l'histoire n'appartiennent qu'à elle seule ».

Courage, loyauté, hardiesse, des mots chers à Édith.

Le livre commence par cette phrase : « le pays souffrait ». Comment ne pas penser à ce qu'elle venait de vivre, cette souffrance dont elle a parlé, qu'elle a ressentie ? Les dernières pages confirment en effet ce lien puisque pendant les années d'occupation, Jeanne devint pour beaucoup le symbole de la résistance.

En juillet 1948 elle postule aux Archives nationales.

Rappelant que ses problèmes de santé l'ont empêchée d'être recrutée comme titulaire pendant la guerre, elle demande au directeur, Charles Braibant de « réparer une injustice du destin à son égard ».

Ce nouveau tournant dans sa vie n'est pas fait de gaité de cœur.

- « Nomination aux AN. Je deviens fonctionnaire. Plus qu'à attendre la retraite et le tombeau de famille. Fin de mes relations sentimentales avec D. Liquidation de quatre années dites de « libération » ».

Dans le *jeu d'échecs*, elle évoque son retour aux archives.

- « Lorsque j'ai quitté le parti communiste, j'ai abandonné en même temps le journalisme. Il ne m'était pas possible de gagner ma vie en participant à leur propagande. Je me remis donc à l'archéologie et

retrouvai une petite place d'assistante dans un musée ». ..
- « C'était une petite situation sans importance mais qui ne me prenait que ce qui a le moins de prix : le temps. Elle me laissait ma liberté, qui est de penser ce que je veux et d'agir selon ce que je pense quand besoin est ».

- « Dans tous les domaines, je n'avais rencontré que des échecs. A défaut de Dieu, j'avais cru à la transcendance de l'homme. J'avais incarné cette transcendance dans l'histoire et dans un parti qui m'en semblait l'instrument. J'avais échoué parce que je n'avais pu admettre l'impureté. »

En décembre 1949, Édith Thomas démissionne publiquement du PCF en publiant une lettre de deux pages dans le journal *Combat*. Sa cellule l'exclut le lendemain. Comme le rapporte le Monde du 17 janvier 1950, Thorez commente ainsi les nombreuses démissions.

- « Si des petits-bourgeois veulent la liberté, la liberté d'aller patauger dans le marais comme a dit Lénine, très bien qu'ils y aillent ».

Elle ne ralentit pas pour autant le rythme de ses engagements politiques, nationaux et internationaux, toujours considérée par la presse, comme une gauchiste, tout en continuant à publier des livres.

Édith Thomas a publié 9 œuvres de fiction, romans ou nouvelles, 9 ouvrages historiques, et un grand nombre d'articles.

Elle est aujourd'hui essentiellement connue pour son ouvrage sur les « Pétroleuses », paru en 1963 et réédité en poche, ces femmes dont elle a été la première à parler.

On peut la considérer comme une précurseur de l'histoire des femmes. Malgré toutes ses déceptions et désillusions, elle n'a jamais renoncé à son mot d'ordre :

- Ni compromis, ni compromissions.

Laissons le mot de la conclusion à Jean Paulhan qui lui écrit le 3 septembre 1945

- « Comme je voudrais qu'une bonne société communiste et solidement établie, vous laissât enfin découvrir que votre inquiétude n'est pas tellement sociale que mystique, ou plus précisément métaphysique. »

Odile Welfelé,
conservatrice générale du patrimoine
Archives de France, Paris